

•

COSTUMES NATIONAUX

UN ROMAN-FEUILLETON DE DANIEL CANTY
ILLUSTRÉ PAR STÉPHANE POIRIER
DESIGN GRAPHIQUE : FEED

GLOSSAIRE

Ceanær – Les Têtes en l’air, sobriquet du collectif anonyme de travailleurs sans emploi à l’origine du *Stòreolæire cyffil*.

Collmmainenllofft – Le Pigeonnier, surnom du Gloinbæle, résidence d’Anatole.

Companhiad œibre – Le Compagnonnage des travailleurs, société d’intérêt civil, animant un réseau de bibliothèques publiques et de salles communautaires, fondée pour favoriser l’éducation des masses.

Frith-uisce – Le Mousseur d’eau, canal industriel ainsi nommé pour son agitation constante.

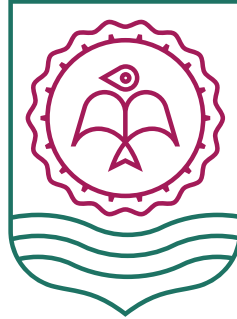
Gloinbæle – La Maison de verre, l’immeuble où habite Anatole, aussi connu sous le nom de Collmmainenllofft.

Gorm Krepp – La Crise bleue, période de dépression économique, marquée par la pénurie du travail manuel.

Læirelà – L’Anniversaire des oiseaux, un 6 novembre, date où le colombier du Gloinbæle a été achevé par Erva Rhubhóige, maquettiste et épouse de Glendan Fridël, dont c’était l’anniversaire.

Stòreolæire cyffil – Le Répertoire des oiseaux civils, ouvrage collectif anonyme consacré à l’observation des oiseaux de la ville.

— CHAPITRE V —



Videz le monde que je puisse y voir.
— Stéphane Mallarmé

* * *

L'illuminé s'est penché vers moi, comme pour m'embrasser le front. Un vif parfum fumé, une subtile sensation de chaleur se dégagent à son approche, emplissant mes pores, dissipant l'humidité fiévreuse du souterrain. On aurait dit de la poire grillée.

La phosphorescence de son corps m'a enveloppé. J'étais prostré là, complètement incapable de bouger, à demi aveuglé. Je m'en trouvais pourtant réconforté.

Puis sa silhouette diaphane s'est dissoute devant mes yeux, dans une lactation noire qui gonflait autour de moi comme la nébulosité encreée d'un poulpe.

L'illuminé n'était plus là qu'en sentiment.

* * *

Le courant qui a empli la caverne m'a emporté en lui, les eaux où j'ai sombré remontent en mémoire. Mon souffle tient. Et je n'ai pas froid.

J'ai un cosmos lumineux en tête. La conscience qui brille au bord de l'effacement. Je m'estompe dans un sentiment flottant, une pensée ondoyante.

Des images embrouillées se précisent peu à peu autour de moi. Un paysage sous-marin — dunes, talles d'algues, bancs de coraux, amas de cailloux et de coquillages — me semble briller, auréolé d'une lumière pastel.

Ce sont les couleurs d'une mappemonde. Une carte jetée par-dessus bord, alanguie, dépliée par les eaux, prête à se disloquer, à retourner à sa pulpe. J'ai moi aussi la souplesse, la brillance des formes molles.

E N A T
O
L A

Je dérive entre les lettres disjointes de mon nom, qui me tournent dans la tête, s'évanouissent. Tente de me raccrocher à cet archipel impossible.

La traversée dure des heures, ou des jours. Je ne sais pas. Ce n'est plus le temps qui passe. Les souvenirs se fondent dans les souvenirs et se transforment. On appelle mémoire ce qui miroite à la surface de la conscience.

On ne sait jamais vraiment où on a été.

On survit toujours à l'intuition de n'être personne.

Je suis et je ne suis plus moi-même. La traînée lumineuse d'une portée de méduses chute à travers les hauts fonds, striant la noirceur. . . Je me perds dans un nuage de poissons argentés,

qui pointent soudainement au loin et se dispersent... Ma pensée pulse en accord avec ces apparitions, qui se résorbent dans l'obscurité... Un calamar surgit de sous un amas de pierres plates et de coquillages, file loin de moi, propulsé par son puissant jet d'eau... J'accélère d'un trait sans trop savoir comment... Je croise le regard curieux, latéral, d'une raie. Elle ne fait pas grand cas de ma présence... Je sens mes bras se défriper comme des pans d'organza...

Une pensée perdue parmi tant d'autres.

L'eau allège le corps et alourdit la durée.

Qu'est-ce qui demeure des courants qui nous traversent ?

Un astre perle — ce pourrait être le soleil ou la lune — à travers le miroir des eaux. Une idée de la surface. Un sas lumineux.

Tout en moi tend vers lui. Comme une plante sous le ciel.

Puis une forme noire s'interpose et la lumière de l'astre se contracte comme une pupille. Les contours d'une éclipse.

* * *

Je m'éveille sur le pont d'un navire. Dans une flaqué d'eau glacée. De nouveau prostré, paralysé. Au moins je grelotte.

Le ciel est encombré de nuages violets, la lune est un orbe pâle, rongé. Des visages que je n'oublierai plus se penchent vers moi.

J'ouvre la bouche pour parler. O rond des lèvres, tremblotantes, encore poissonnes.

« O, o, o. ANAT... O... »

Les mots s'enrayent au fond de ma gorge. Je voudrais qu'on vérifie mes branchies.

La dame au profil martial, buriné comme une figure de proue — elle semble porter un treillis sur une robe de soirée —, se tourne vers l'équipage et annonce d'un ton sec, avec un accent de feuille morte : « Belle pêche. »

LA PIE VOLEUSE, 1

Voleuse parce qu'on ne peut pas être fantôme... Hmm... Je ne crois pas trop aux histoires de spectre... Si : seulement de spectre émotif... Ha... Ha... Je vole l'expression aux doctes... Toujours à prendre la parole en notre nom ceux-là... Moâ je parle pour moi... Parler pour n'importe qui : n'importe quoâ... Chacun pour soâ : non... Chacun son soi : si... Naître timide prépare à la carrière...

Premiers pleurs... peur de tout... pleurs de tout... Parents les yeux ouverts sur un miracle... Petite engluée la tête qui tourne aveuglée par le flou la lumière trop vive... Perdue dans les détails alors qu'on ne regarde qu'elle... La lumière l'aspire... Guère plus de trois minutes que je suis là que déjà j'ai envie d'aller voir ailleurs... Maman je veux retourner dans mon trou... Fuir la lumière le regard de mes parents les autres... L'inconfort d'être... Que ça de vrai pour parvenir à se dépasser... Vous me croyez si je vous dis que je suis possédée d'une gêne impossible à surmonter? ... Que pourtant j'arrive toujours à surmonter? ... Voilà qui forme le caractère... Grand-mère me pose au fond du berceau... Belle ronde ridée... Parfum de vétiver... Son camée un pendule... « Endors-toi, petite... Tes paupières pèsent... » Tendre hypnotiste... La parenthèse parfaite de son sourire avant que je sombre... Mais je sombre en sachant qu'il y a une planche qui ne tient pas sous moi... Sitôt que je m'éveille je trouve une façon de me glisser entre les lattes... Malgré mes mains potelées... Pleines de pouces... Lattes lignes claires du plancher de bois franc... Motifs labyrinthiques du tapis du couloir... Sans un bruit je rampe... Suis le fil feutré de ma curiosité... J'entrevois grand-mère par l'embrasement de la porte du salon... Tête blanche dodelinant au fond d'un fauteuil... Blouse pâle sur longue jupe noire... Oui, floue comme un fantôme... Le lit jonché de mollesse de maman... Papa est à l'étranger... Un jour il ne reviendra plus... Nous sommes une famille aisée... Je ne vais pas vous dire où on vivait... Je n'ai manqué de rien... Voler du temps c'est tout ce qui m'intéresse... Je m'installe dans la penderie la tête cachée entre le pli la soie des robes... Maman avait beaucoup de goût... J'y demeure des heures... Le soir tombe... Dur de voir dans ces recoins mal éclairés... Dehors le son étouffé des pleurs... Maman qui crie après mère-grand... Une conversation au téléphone... Panique totale... Je crois déjà que tout est de ma faute... Ça n'aide personne à réfléchir ce genre de sentiment... Je ne me sens pas bien... Ce n'est pas que je sois cruelle... Seulement curieuse...

J'ai beau être disparue je voudrais disparaître...
J'apprendrai à ravalier mes pleurs... Je m'explique
mieux... Il faut se prendre pour un autre pour se
retrouver là... Fantôme que je ne crois plus être moi.





5A —
Une voleuse

Les voleuses ambitionnent de disparaître dans le tissu des nuits. Le drapé de leur cape doit favoriser l'amplitude du mouvement, tout en tempérant le tintement métallique des outils du métier. Au cas où le coup tournerait mal, leurs vêtements devraient aussi permettre aux criminelles de faire bonne figure à l'instant de la capture.

Le Gloinbæle, ma Maison de verre, s'élève au fond d'un square commun, comme on en trouve partout dans la ville. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent qu'il jure avec les immeubles qui l'entourent. Ces défenseurs autoproclamés de l'ordinaire sont nombreux. Je leur souhaite d'un jour découvrir que leurs standards esthétiques, qu'ils croient libres et éclairés, ne sont que l'imposition d'une pensée ambiante, qui profite d'abord à un petit groupe de promoteurs et de constructeurs intéressés.

Apprendre à voir : apprendre à vivre. Les proportions du Gloinbæle s'accordent parfaitement avec son environnement. Il n'est ni plus large ni plus haut que ses voisins. La blancheur de sa façade, oui, affiche un net contraste avec les pavés, la brique et le mortier environnants, les bruns et gris massifs. Elle suggère une possibilité dormante de la ville. En fait, on pourrait croire, en arrivant devant sa *page blanche*, qu'un des édifices du quartier a été remplacé par une image. Difficile de résister à l'envie d'y entrer. Demandez aux pigeons qui s'y perchent.

Le volume supérieur est dominé par des baies vitrées, carrelées de verre épais, presque complètement opaque, qu'on associe aux tavernes ou aux gymnases. Il s'en dégage une nette impression de solidité, comme si la brique avait trouvé à se réincarner dans une matière plus perméable à la lumière.

Le Gloinbæle repose sur des colonnes dissimulées à la vue. Il semble suspendu au-dessus de la ligne d'ombre du vestibule. Cet horizon sombre, qui pourrait faire un effet sinistre, est adouci par la luminosité de la façade et le roucoulement d'une fontaine invisible. C'est elle qui alimente, par des conduites camouflées dans les parois, le miroir d'eau qui sépare l'immeuble du square. On y trouve, à toute heure du jour, des miettes de pain offertes par des vieillards amis des oiseaux, et les écoliers adorent viser les nénuphars qui y flottent avec de petits cailloux ou des sous. On dit que ces plantes sont les descendantes directes de celles qui constellaient les marais qui ont précédé la ville. Depuis la préhistoire, elles font, au printemps, de grandes fleurs rose et blanc, comme des souhaits exaucés.

Qui veut entrer dans le Gloinbæle doit passer sous sa masse principale. Sous la ligne d'ombre se trouve un édicule de verre, à peu près de la taille d'un ascenseur, qui paraît ne rien contenir. Le pianotage d'un code sur trois gros boutons rouges, simplement marqués A, B, C, provoque une rotation du plancher. Ce dispositif rappelle les sas cylindriques qu'on trouve à l'entrée des chambres noires, qui, d'un pivotement, assurent la jonction de la lumière extérieure et de sa doublure dans la nuit rougeoyante des laboratoires. Seulement, le sas du Gloinbæle verse dans la lumière : de l'autre côté s'étend un long corridor clair, lambrissé de panneaux de bouleau, que cadence une enfilade de portes taillées dans le même bois, nappé des tons safran de luminaires opalescents et percé en son extrémité par un pan de verre mural, sur lequel glisse le moiré des eaux, embrouillant l'image du dehors.

Ce rideau d'eau ceint la face latérale occidentale et l'arrière de l'immeuble. Les eaux de la fontaine y chutent en continu dans le Frith-uisce, le Mousseur d'eau, notre tumultueux canal, remué par l'effort constant des pompes. On a l'esprit pratique et le cœur à l'ouvrage dans ces parages. À l'arrière du Gloinbæle, divers balcons et des terrasses font saillie au-dessus des eaux mouvantes. Ils offrent chacun un plan unique et sont dessinés, selon la coutume locale, de façon à préserver les résidents du regard du voisinage. À tous les angles s'accrochent de denses enchevêtrements de plantes grimpantes sur des grillages de bois filiformes, et de petits bacs où les locataires cultivent des potagers herbeux, des plants de tomates, de radis, de concombres, ou des betteraves. Les paliers irréguliers, débordant de verdure, sont un vrai paradis pour l'escalade, comme s'évertuent à le démontrer les chats qui s'y faufilent de balcon en balcon, à la chasse aux écureuils et aux oiseaux qui picorent les plants.

* * *

Dans les environs, le Gloinbæle s'est vu attribuer le surnom, tout aussi métaphorique que son nom d'usage, de Collmmainenllofft – le Pigeonnier. Levez la tête

vers les toits, trouvez un oiseau à suivre du regard, et vous aurez tôt fait de remonter vers le majestueux colombier qui couronne l'immeuble. Nous en devons la construction à Erva Fridël, (nom de fille Rhubhóige, *rhubarbe*), autrefois résidente du troisième étage, et à la mélancolie de son mari, Glendan. Elle était maquettiste dans une firme d'architecture : une entreprise médiocre, entièrement tributaire du marché immobilier et de l'industrie de la construction, qui construisait ce que les employés appelaient sarcastiquement des *boîtes à personne*, des *tours à vide*, et dessinait des places publiques et des parcs d'une géométrie étrangère à l'humanité, où l'esprit de faisabilité l'emportait brutalement sur le plaisir de vivre. De telles activités bonnes pour les bourses des investisseurs ne l'étaient guère pour le cœur. Erva avait très longtemps brimé l'envie de laisser l'atelier et ses miniatures, de dépasser la platitude cynique des dessins de la firme. Elle avait cherché à se consoler en se disant qu'il fallait *gagner sa vie*. Au fil de ses années de service – huit ans, l'âge d'un enfant! –, Erva avait senti la signification de cette formule se renverser en elle. *Gagner sa vie*, cela pouvait aussi vouloir dire quitter ce qui nous retenait loin d'elle... Son colombier, plus qu'un geste architectural, est l'aboutissement d'une admirable entreprise de sauvetage, dictée par l'amour. Ses formes portent la trace d'un sentiment profond, dont elles tendent à prouver l'existence objective, et leur pureté excède celle de la géométrie.

Erva voulait guérir le malaise de son mari. Une mauvaise chute, ses effets décuplés par l'arthrose, avait forcé Glendan, qui était facteur, à prendre sa retraite avant l'heure. Englué dans son fauteuil, il s'enlisait dans le miroir noir d'une tasse de thé. Il passait ses journées sous le plaid patrimonial, la radio en ondes courtes qu'Erva lui avait offerte à leur anniversaire de mariage posée sur les genoux, à syntoniser des transmissions étrangères, dans des idiomes dont il ne comprenait mot. Bisgaid, le gros setter des Fridël, s'enroulait aux pieds de son maître. Ces deux-là formaient, avec leurs visages boudeurs, l'image d'une quotidienneté pathétique. Erva savait

que cette rêvasserie molletonnée n'était pour Glendan qu'une façon de regretter ses rondes journalières. Elle était consciente qu'il avait été un voyageur dans sa propre ville. Qu'il avait eu besoin, pour se sentir au monde, et revenir heureux à son foyer, d'ainsi *gagner sa vie*. Erva était déterminée à lui rouvrir le chemin.

L'effet diurétique du thé forçait tout de même Glendan à effectuer, de son pas claudicant, de fréquents va-et-vient entre son fauteuil et les cabinets. Erva, revenue du travail, rentrait dans un appartement en apparence vide. Bisgaid, lové sur la moquette du salon, ressemblait à un gros pouf noir, animé d'une respiration pesante, à une entité aussi vague qu'une tache, hésitant sur le seuil qui sépare la vie du monde inanimé. Cette créature avachie attendait, dans la torpeur, le retour de son maître cloîtré aux cabinets. Erva déposait les plans qu'elle tenait enroulés sous le bras sur la causeuse, pour s'agenouiller au trou de la serrure. Elle y posait l'œil pour voir son mari assis sur le bidet, pantalon autour des chevilles, paupières closes, tête inclinée dans un rayon de soleil de fin d'après-midi. Beau. Trop triste pour son propre bien. Maintenant elle portait la bouche à la serrure. Se mettait à doucement souffler, les lèvres pincées, modulant un ut de plus en plus aigu, insistant, une note allant s'amplifiant, pour devenir aussi urgente que le sifflement d'une bouilloire...

Ces deux-là n'avaient jamais eu besoin de se parler pour se comprendre. Son mari, derrière la porte, battait des paupières, rouvrait les yeux. Un moment. Un poids. Une douleur. Il se levait. Se retournait vers la glace, réajustait son débardeur, le col de sa chemise, passait la main dans sa chevelure clairsemée... Erva était convaincue que, quelque part en son tréfonds, Glendan trouvait cela drôle. En esprit, elle revoyait se dessiner le V creux de son sourire, les parenthèses de ses bajoues, le pli des pattes-d'oie à la commissure de ses paupières, et en pensée, de nouveau, elle était heureuse.

L'homme qui sortait des cabinets, avec son air d'ours mal léché, et qui croisait une Erva amusée, en rouspétant sur son sens de l'humour déplacé, enjambait son chien (museau attentif, esquissant, la langue

rose et pendante, un mouvement enthousiaste), s'affalait dans son fauteuil et haussait le son de la radio près de son paroxysme, jusqu'à ce que son épouse doive s'en plaindre... Glendan passait à côté de lui-même... Pour le ramener à lui, résoudre ce conflit domestique, il faudrait qu'Erva prenne les *petits moyens*... Ne pas remettre la bouilloire sur la cuisinière. Ne plus verser de thé dans la tasse de Glendan. Prétexer que Bisgaid est *son* chien à lui. Ne plus emplir l'écuelle. Ne plus sortir en promenade. Négliger le jardinet de la terrasse du troisième. Ne plus cuisiner de viande. Préparer, à répétition, des plats de lentilles et des salades. Rompre la routine. Disparaître à des heures imprévisibles. Attiser l'appétit et le doute.

Erva ne s'aventurait pas bien loin. On pouvait la voir, tous les soirs, travailler sur la toiture du Gloinbæle. Elle y avait installé un petit atelier : une planche posée sur des tréteaux et une chaise pliante. Elle s'y est d'abord appliquée à la lecture du *Stòreolaire cyffil*, le *Répertoire des oiseaux civils*, à la lumière d'une lampe de travail.



5^B —
Une miniaturiste

À défaut de pouvoir construire la ville idéale, on peut en raffiner l'image. Avec ses outils délicats, ses lames affûtées comme la pointe d'un diamant, une miniaturiste découpe la réalité et reconstruit des possibles. Elle sait que la vie tient à ses détails comme à la prunelle de ses yeux.

LE RÉPERTOIRE DES OISEAUX CIVILS

Le *Stòreolàire* résulte du travail d'une amicale d'ornithologues amateurs. Ses auteurs ont préféré s'effacer au profit de la gent aviaire. Les oiseaux citoyens du titre font, bien sûr, à la fois référence aux volatiles qui sont le sujet de l'ouvrage et à leurs observateurs. Cette somme (plus d'un millier de pages dans l'édition originale) aurait été entièrement composée à temps perdu, sur les bancs publics, autour des places et des fontaines, par une association d'ouvriers sans emploi. Sa période de rédaction correspond à l'élan socialiste de la Gorm Krepp, la Crise bleue, parenthèse d'intense dépression économique, marquée par la pénurie d'emplois manuels et l'accalmie inhabituelle des eaux de la Frith-uisce. Sur les cartes postales de l'époque, on peut les voir, planes comme un miroir.

L'impulsion qui a donné forme au groupe demeure aussi insondable que la cohésion stochastique des nuées dans nos cieux. Les membres du collège avien passaient leurs journées à griffonner des notes sur des calepins, des paquets d'allumettes, des serviettes de papier. Les citoyens ont commencé à reconnaître ces Ceanær, Têtes en l'air, un carnet en paume, rédigeant leurs descriptions, ou complétant un dessin, à toute heure du jour. Les citoyens, une fois qu'ils ont eu vent de l'entreprise, se sont mis à les saluer d'un geste de la main et d'un court sifflement, qui ne manquait jamais d'éliciter un sourire chez les ornithologues amateurs. Leur attitude calme, au milieu d'une époque tumultueuse, exerçait un effet pacificateur sur l'air du temps.

Les jeudis et vendredis soir, les membres de ce collège informel convergeaient à la Bibliothèque de la Companhiad œibre, le Compagnonnage des travailleurs, ouverte en soirée jusqu'à vingt-deux heures. On les voyait discuter derrière les baies vitrées de la salle de réunion, où des représentants syndicaux et des politiciens en devenir avaient animé, il n'y avait pas si longtemps, des débats tumultueux, qui avaient abouti à de spectaculaires manifestations et arrestations. C'était au début de la Gorm Krepp, un printemps trouble, marqué par les affrontements entre la population désœuvrée, désargentée, et les représentants de l'ordre.

L'automne venu, on avait conclu à un dialogue de sourds, et une attente mélancolique teintait la ville. Cette saison d'urgence avait cédé le pas aux sentiments bleutés. Les Ceanær, des femmes dans leurs robes courageusement rapiécées, des hommes dans de pauvres complets aux coudes usés, où le détail d'une breloque de verroterie, d'un mouchoir élimé venait réaffirmer une humble noblesse, étaient de véritables modèles

de civilité. Ils étalaient leurs notes sur la grande table, partageaient, tour à tour, attentivement – surtout, sans vantardise – leurs nouvelles observations. De temps en temps, deux ou trois compagnons partaient écumer les rayonnages, trouvaient de lourds ouvrages de référence qu'ils revenaient poser sur la table, et l'assemblée s'y penchait, dans une curiosité commune.

Personne ne saurait nier que la publication indépendante – l'amicale comptait des pressiers – du *Stòreolaire* à la fin de l'année de disette a représenté un acte de courage. Ce geste collectif a laissé une empreinte profonde dans les esprits. Le livre est un écheveau d'anecdotes et d'associations, un discours d'une science ailée, syncopé, ponctué d'envols, où le propos dessine des arabesques, des volutes, des trajectoires, des nuages, un *ciel de ciel*, aussi riche et réel que celui qui nous couvre... Mais je m'emporte.

La saison s'avérerait une des plus tempérées de mémoire. Les automnes nous avaient habitués à leur grisaille striée de crachin. Un camaïeu de pastels profonds colorait les nouveaux crépuscules. Les voisins, prétextant qu'ils voulaient profiter de la beauté des cieux, ont pris le pli de visiter Erva dans son atelier avien. Elle se permettait des pauses pour la parlotte. Quand un volatile passait devant l'immeuble, elle interrompait la conversation pour en noter l'espèce. Difficile de se vexer de ces interruptions, qui nous enseignaient le nom des oiseaux.

Quand elle a eu achevé sa lecture, rangé le *Stòreolaire*, Erva a aligné, sur la table, les outils de son métier : la planche de découpe bleue, fabriquée au Japon, à la surface miraculeusement absorbante, les pincettes, les ébarbeurs et la lime de diamant. Erva construisait, par petites touches, ce qui semblait d'abord être une maquette de l'immeuble. Nous apprendrions bientôt que l'objet qui prenait forme devant nos yeux n'était pas une miniature, plutôt un lieu en soi.

De nombreux locataires, fascinés par l'exercice, se sont à leur tour plongés dans la lecture de la somme ouvrière. Au jour de l'anniversaire de Glendan, un 6 novembre, l'ouvrage d'Erva était

complet. Le colombier du Gloinbæle compte autant d'alvéoles qu'il y a d'appartements dans l'immeuble.

Erva est descendue chez elle, encore dans son tablier de travail. Elle s'est dirigée droit vers son mari, égaré dans une transmission étrangère, pour le tirer de sa torpeur. « Réveille-toi. Joyeux anniversaire. » Elle l'a pris par la main, a guidé, avec une patience amoureuse, son pas boiteux dans l'escalier coudé. Bisgaid, enthousiaste à la perspective d'une promenade, les suivait.

Une fois sur le toit, Erva a porté la main dans les poches de son tablier, dont elle a extrait une poignée de grains qu'elle a placés au fond de la paume de son mari. J'étais là, dans ma veste bleue, à papoter avec deux voisins. Erva revoyait se dessiner le V creux du sourire de Glendan, les parenthèses de ses bajoues, le pli des pattes d'oie à la commissure de ses paupières, et, de nouveau, elle était heureuse.

Il n'y a rien de plus beau qu'un travail bien fait. Je vous le jure : une mésange à tête noire (*Poecile atricapillus*) mâle s'est posée dans la paume de Glendan. Ils l'ont baptisée Facteur.

* * *

Erva, Glendan et Bisgaid n'habitent plus le Gloinbæle. Ils sont passés, comme les auteurs du *Stòreolaire*, dans l'histoire de la ville. On raconte qu'ils sont décédés, il y a quelques années, dans un pays dont ils ne comprenaient pas la langue. Il en est même pour affirmer qu'ils n'ont jamais habité ici. Que leur histoire ne serait que ça : une histoire. Peu importe. Ils font aujourd'hui partie, comme nos oiseaux, du fond des airs.

Les locataires ont adopté le colombier. C'est à chacun son tour d'emplir ses alvéoles de savants mélanges de grains, conçus pour attirer une grande variété d'oiseaux. Une concurrence tacite s'est installée entre certains des résidents, qui rivalisent d'inventivité dans leurs mélanges et se vantent de susciter la venue de nouveaux oiseaux. Qui sait ? Les alvéoles sont nombreuses ; les grains, difficilement dénombrables. Les faits, impossibles à établir.

Les 6 novembre, on célèbre, par un cocktail sur la toiture, Læirelà, l'Anniversaire des oiseaux. On attend le retour de l'oiseau Facteur. On se souvient qu'il vaut mieux s'abandonner au sentiment général.

* * *

L'arrière du Gloinbæle offre un contraste frappant avec le lisse de la devanture. Dans la lueur des soirs, qui estompe le détail des surfaces, la découpe haute et fine de l'immeuble fait l'effet d'un écran de cinéma renversé sur son axe.

Cela est rendu possible par une batterie de projecteurs fixée à un réverbère qui s'élève au milieu du square. Sous couvert de sa lumière, leurs mouvements à peine discernables dessinent de minces silhouettes. Celles-ci semblent devenues les personnages d'un film muet, dont l'intrigue est entièrement composée d'entrées et de sorties du cadre. Les résidents apparaissent, disparaissent aux fenêtres, une tasse de thé ou un arrosoir en main, parfois seuls, parfois en compagnie. Il n'y a pas grand-chose à voir qu'on ne peut déjà imaginer. Toutefois, la radiance de la façade avant confère une aura dramatique au moindre geste, comme si se cachait, dans

cette lumière, la clef qui nous expliquerait la vie des images.

Facile de croire, devant cette luminosité égale, que la silhouette noire qui, par saccades et glissements, progresse de fenêtre en fenêtre, enchaînant de savants arrêts sur image, imitant des gestes domestiques parfaitement crédibles, fait partie du décor. Bientôt, elle exécutera, en faisant pouffer sa cape fuligineuse, un salto impeccable qui la projettera au-dessus de la marge de la toiture, pour atterrir sur cette dernière.

La verroterie saupoudrée sur le toit du colombier pour confondre le regard des oiseaux brille comme un poudroiement d'étoiles. Le chuchotis cadencé de la fontaine, le bouillonnement des eaux du canal avalent tous bruits. On ne voit plus que la nuit.

* * *

LA PIE VOLEUSE, 2

Je ne peux pas vous dire qui je suis, mais je suis heureuse de vous dire où j'ai été... Non pas par vantardise par amour plutôt, d'un travail bien fait... Vous me suivez ? ... Il faudrait que je fasse un tour chez vous pour vérifier si nos pensées se rejoignent... Seulement JE SUIS TIMIDE et je ne suis pas certaine que nous en soyons là dans notre relation... Devenue voleuse pour voir à l'intérieur des autres... Sinon c'était femme de ménage... Ha... Ha! ... Les impossibilités il n'y a que ça de vrai à la fin... Escalader la lumière... Glisser vers le haut... Prouver que je suis plus légère que les airs... Passer dans une image... Démontrer qu'elle a un envers... Ça aurait été plus facile de monter par derrière... Je ne voulais pas m'y mouiller... Trop évident... Le truc pour bien faire son métier... Se fondre dans ce qui nous entoure... Rideau d'eau mouvante... Cape moirée... Masses fluides... Luisantes... Chuchotis d'étoffe froissée... Eau qui coule... Substances unies... La lumière a un envers et un endroit... À l'intérieur de nous une obscurité... Le truc pour bien faire... La retourner comme un gant... La nuit tous les chats sont gris... À l'intérieur la nuit est noire... Difficile

de ne pas pouvoir dire à sa mère ce qu'on fait pour gagner sa vie... Si seulement elle se doutait... Au diable les bons sentiments! ... Entrer à l'intérieur des autres... Apprendre ce qu'on est vraiment... Même difficulté... Tirer sa fierté d'ailleurs... Le vol! Le vol! ... Merle! Pigeon! Rouge-gorge! ... Vous ne savez pas mieux que moi... C'est joli ce colombier... Des alvéoles comme de petits appartements... Prendre une poignée de grains... Augmenter le degré de difficulté... Laisser des traces... Le temps qui s'émiette... Multiplier les indices... les métaphores... Amplifier le mystère... Je garde la porte des escaliers ouverte... Qui m'aime me suive! ... Peut-être un oiseau? ... Éviter de trop s'égarer en pensée... Trois deux un étage... Hop! Quatre à quatre par les escaliers... Zou! dans le corridor... Bois brillant... Ce plancher est vraiment très propre... *Don't mind me* je ne passe qu'en coup de vent... Claquement de cape... Zou! jusqu'au 20... Bruits domestiques... Fauteuil capitonné... Transmission lointaine... Un bulletin de nouvelles dans une langue étrangère... *Quelque part loin quelque chose arrive à quelqu'un*... Rien d'autre à faire le soir venu que de se perdre dans ses pensées... Bof... On ne dira rien de mon passage ici aux nouvelles de demain... Appartement 21... Oreille contre porte... Personne là... *Clic clac* crochetage... Devenue voleuse pour savoir ce que c'est que d'être une autre... *Avant d'entrer ailleurs s'assurer d'être quelqu'un*... Nid douillet... Patère veste écharpe et parapluie... Bleus... *À l'intérieur sa nuit était bleue*... Bibliothèque murale... Les dos sont classés par couleur... Coloris d'une mappemonde... Alors monsieur aime le bleu? ... Mezzanine... Sommeil matelassé de papier... *Very cozy dear Mr. Nobody*... Un homme avec de la suite dans les idées... Il existe divers types de visages... Carrés rectangulaires ou ronds... Cœur et diamant... Miroir OVALE fixé à une porte étroite entre les livres... Nuit floue qui filtre par les carreaux... Embrouille le verre... Les reflets portent malheur aux ombres et aux voleuses... Monsieur qui n'est pas là... Moi qui ne devrais pas y être... *Nos consciences se croisent*... *Nos visages s'abîment dans la glace*... Plus tard

je me faufilerai entre vos livres... Mince comme un marque-page... Ou le fil d'une histoire... *Comment fin le fil d'une histoire est-il?* ... L'absent est un lettré... Bureau à la fenêtre... Livres au dos... Papiers en contrebas... Enveloppes posées là... Lettres volées... Par trop littéraires... Un bouquet de fleurs fanées dans un vase de porcelaine... Pétales épars entre les papiers... *Il attendait que quelqu'un revienne*... *Il est parti*... *Avant il a mis ses affaires en ordre*... Et moi avant de partir je veux voir... L'inconfort d'être poussé à l'imitation... J'ouvre la paume... Je laisse tomber une poignée de grains sur le bureau... J'entends venir... *Pour voir à l'intérieur d'un homme le truc c'est de se tenir derrière*... *Au moment exact où il tourne la tête disparaître*... J'entrebâille la fenêtre... Brise fine... Me retourne vers la porte étroite... Passe entre les livres... Derrière le miroir ovale... Un vestiaire exigu qui donne sur... Planque-toi... Mince comme une page... Ou un reflet... Ma cape se confond avec les étoffes... Un filet de lumière filtre par la porte... J'entrouvre à peine les paupières mais je pige tout... Merle! Pigeon! Rouge-gorge! ... Qui ne savez pas mieux que nous... Fantômes qui ne sont pas moi... Venez! ... Revenez voir! ... Et, quand nos regards se seront croisés... Je veux seulement que vous sachiez que vous n'êtes pas... que vous n'avez jamais été seuls... Allez... Je ne vous laisserai pas tomber... Je laisserai tomber ma carte de visite en partant... Alors je pourrai fuir... Comme si je n'avais jamais été là je pourrai fuir... Fuirai... Aurai fui... N'ayez plus peur.



5c —
Un éditeur

Femmes et hommes de lettres ont besoin de l'amitié difficile de leurs éditeurs comme de l'amour d'un parent. Nombre de ces derniers affectionnent, peu importe la saison, le réconfort des étoffes et des lainages lourds. Cet amalgame d'aisance et d'autorité est le plus souvent ponctué d'une touche colorée : vivacité des chaussettes, bariolage d'un mouchoir ou d'un couvre-chef, signes certains qu'on a bel et bien affaire aux métiers de l'imagination.

Je connais mon appartement comme moi-même. Même d'ici, prostré dans une flaque d'eau froide au milieu de nulle part, je vois la scène.

Mögel, dans son caban bleu et sa casquette de monsieur, est l'image même de la respectabilité. Il entre en rempochant les clefs. Marie-Claire modestement le suit. Elle n'a jamais passé le pas de la porte.

Bien que ce soit elle qui cherche à afficher sa différence – veste militaire, chemisier rouge vif, mouchoir marine au cou, jeans *rolled-up* et vieux mocassins de cuir, qui ont dû appartenir à un homme d'affaires –, on sent que c'est surtout elle que gêne cette entrée *in absentia*. Difficile de dire à quoi tient, exactement, sa crainte.

Une veste bleue, un Anatole vidé de sa substance, pend à la patère. Mögel pose la main sur l'épaule de mon vêtement, comme si c'était moi.

– Aucune raison de s'inquiéter. Il en avait une pour chaque jour.

Mögel a vite fait d'aller à l'essentiel. Il se penche vers mon bureau, où attend la lettre. Balaie les grains et les pétales du revers de la main. Décachette l'enveloppe. Rajuste ses lunettes pour lire.



•

A/S D'ABEL MÖGEL, ÉDITEUR AMI

À ouvrir en cas de disparition.

|

Cher Abel,

J'étais certain que, si je venais à disparaître, tu viendrais me chercher ici.

Cela te fâchera, et je m'en veux un peu, mais, si tu es ici, c'est que tu ne dois pas compter sur moi pour la prochaine livraison du magazine. D'autres responsabilités, dont j'espère que tu pourras un jour comprendre l'importance, m'appellent en ce moment.

Je t'écris de trop loin. « Je suis là où je pense. » Tu te souviens de cette phrase que j'aimais tant ? J'ai enfin trouvé sa place. Tu le savais bien, non, qu'il fallait faire attention aux sentimentaux de ma trempe ?

Je te suis profondément reconnaissant de m'avoir donné l'occasion de ce voyage. Il était grand temps que je m'éloigne.

Tu voudras bien demander qu'on arrose mes plantes ? Remplir de grains le colombier ? Je ne crois pas que les oiseaux auront perdu leurs habitudes.

Je te prie de ne pas t'en faire. Je vous reviendrai.

Ton oiseau rare,

Mögel peine à se contenir. Il fixe la lettre. Refuse d'y prêter foi. La relit.

Désolé, cher ami.

J'aimerais qu'à ce moment précis, quelques oiseaux, disons un trio d'hirondelles noires (*Progne subis*), entrent en virevoltant dans la pièce. Qu'ils se posent sur le bureau, le plancher pour picorer les grains éparpillés.

Mon ami, mon éditeur rage.

Alors Marie-Claire, détaillant le sentier de miettes à ses pieds, se tourne vers le miroir ovale, pousse soupçonneusement la porte entrouverte entre les livres. Son regard, dans le reflet, recule. Il s'efface avec le battement de la porte, entre les ombres, comme si ce n'était plus le sien.

Elle croit déceler un mouvement, un froissement devant. Quelque chose qui fuit, subtil comme un chat, par le tunnel de la penderie, vers les pièces arrière, la terrasse, pour s'évanouir dans les airs, la lumière, le grondement du canal.

Elle se glisse résolument dans la penderie bordée de mes vestes – un Anatole, deux Anatole, trois Anatole... – entre les tablettes jonchées d'étoffe. Elle

sait que quelque entité aussi éthérée qu'un spectre la devance. Une présence qui pourtant aurait laissé s'égrener sur son passage un méandreux sentier de miettes, qui serpente sur le tapis à motifs arabes du salon, sur le carrelage de la cuisine, jusqu'au dallage de la terrasse, où son tracé s'éclipse au pied du garde-fou aux vignes échevelées.

Par terre, une carte de visite, que Marie-Claire ramasse. Ornée de la seule silhouette d'une pie voleuse. Une clef au bec.

Ces preuves matérielles, aussi infinitésimales soient-elles, permettent à Marie-Claire, qui veut dominer sa crainte, de conclure que non, ce n'était pas là, ce n'a pas pu être, qu'un spectre.

Marie-Claire se penche au-dessus de la balustrade, sur les eaux bouillonnantes, et aura l'impression d'apercevoir une veste bleue, noircie par les eaux, qui s'éloigne : nageuse à contre-courant entraînée par le moutonnement, immergée en lui. Mais ce ne sera pas moi, plus moi. Ce ne pouvait plus l'être.

À SUIVRE...





Costumes nationaux,
une production de Daniel Canty (La table des matières)

Écriture et réalisation Daniel Canty
Dessins Stéphane Poirier
Scénario Daniel Canty avec Stéphane Poirier
Design graphique Feed
Programmation web Jules Renaud
Révision linguistique Aimée Verret

Costumes nationaux a été initié dans le cadre de
Punkt Press vol. 1 : Überlivre, à l'Atelier Punkt en 2011, en hommage au travail
d'Émile Gallois (1882-1965).

Daniel Canty remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
pour le soutien accordé à ce projet.

Conseil des arts
et des lettres
Québec 

© Daniel Canty (La table des matières), 2018